Document généré le 9 juil. 2025 11:55

esse arts + opinions

Celia Perrin Sidarous, Toujours la coquille de l'autre always the shell of another, Parisian Laundry, Montréal

Anne-Marie St-Jean Aubre

Numéro 94, automne 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/88750ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (imprimé)
1929-3577 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

St-Jean Aubre, A.-M. (2018). Compte rendu de [Celia Perrin Sidarous, Toujours la coquille de l'autre always the shell of another, Parisian Laundry, Montréal]. *esse arts + opinions*, (94), 100–100.

Tous droits réservés © Anne-Marie St-Jean Aubre, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Celia Perrin Sidarous
Toujours la coquille de l'autre always the shell of another, vues d'installation, Parisian Laundry, Montréal, 2018.
Photos : Maxime Brouillet, permission de l'artiste et de Parisian Laundry, Montréal

Celia Perrin Sidarous
Toujours la coquille de l'autre always the shell of another

« Des coquillages comme des madeleines. » Cette phrase, écrite par Iliana Antonova, accompagne la deuxième exposition individuelle de Celia Perrin Sidarous présentée par sa galerie, comprenant une série de photographies, des objets en céramique et un film 16 mm. Rendues célèbres par Proust dans son roman *À la recherche du temps perdu*, les madeleines sont synonymes du phénomène de réminiscence, lorsque la mémoire ramène à l'esprit un souvenir lointain, souvent associé aux affects, dont on ne sait plus s'il nous appartient vraiment ou s'il réfère à une expérience collective, qui nous aurait été racontée et qu'on aurait étrangement faite sienne. Toute la démarche de Perrin Sidarous, dont les collages photographiques s'apparentent à de petits poèmes visuels, tient dans ce concept.

Véritables palimpsestes, les œuvres condensent en elles-mêmes plusieurs temporalités suscitées par leurs médiums aux connotations précises – le noir et blanc ou la couleur, la pellicule, la céramique – et les matières représentées. Minéraux, végétaux, poteries ou vestiges architecturaux érigés par l'être humain cohabitent et témoignent alternativement du temps long, du temps court et du temps cyclique. Alors que l'artiste a déjà usé de l'idée du point de vue pour évoquer le travail mémoriel, des ouvertures et des effets de cadrage dirigeant le regard, et les pensées qui l'accompagnent, du présent vers le passé ou le futur, ici, c'est plutôt le processus d'érosion, provoqué par la force des éléments – l'eau, le vent, le soleil –, qui engage cette réflexion. Exploré à travers une métaphore filée, il touche aussi bien au contenu qu'au traitement du film : les ruines grecques et leurs versions miniatures sont rongées au même titre que la pellicule, trouée ou surexposée par le soleil. La répétition ou le retour d'une même séquence, hoquet de l'esprit qui revisite un évènement passé pour l'observer à la lumière d'un contexte présent, est une autre stratégie formelle exploitée par Perrin Sidarous, qui en fait un procédé d'articulation du film et de l'exposition. Les mêmes céramiques existent ainsi dans leur matérialité, sur le socle trônant au centre de la galerie, dans leurs versions photographiques, présentées au mur, et dans leur fonction utilitaire, manipulées dans le film au sous-sol, ce qui provoque des sensations de déjà-vu.

Si ces moyens sont ceux auxquels l'artiste nous a habitués, c'est la rhétorique des modes de présentation choisis, les dispositifs scénographiques du musée ethnographique rencontrant les codes typiques des publicités des Trente Glorieuses, qui surprennent ici, suggérant une autre piste à suivre. Des mains féminines, élégantes et manucurées, manipulent de façon didactique des récipients et un livre, en prenant parfois la pose ; des objets décoratifs de facture artisanale, fonctionnels en apparence, sont étalés le long d'un comptoir, telles des marchandises. Ce focus sur les mains, le maniement et le faire, ramène à l'avant-plan l'importance des traces qui survivent au passage du temps, et grâce auxquelles on interprète les époques qui nous ont précédés. Quels seront les vestiges de notre présent ?

Anne-Marie St-Jean Aubre

Parisian Laundry, Montréal,
du 13 avril au 19 mai 2018